L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

Journal politique, littéraire et commercial.

Paraissant le matin et le soir, excepté les Dimanches et les lendemains de fêtes légales.

Bureau et Imprimerie : 72 rue de Chartres.

SOUVELLE-ORLÉANS

SAMEDI MATIN, 20 FÉVRIER 1869.

FEUILLETON.

LES TROIS FILLES D'HONNEUR.

PAR

FÉLIX DE SERVAN.

TROISIÈME PARTIE.

X.

L'ESCALIER DORÉ.

(Suite)

Geneviève s'offrait de se contenter et de ne pas répliquer ; mais, après avoir, à deux ou trois reprises, par un mouvement spasmodique de colère nerveuse, frappé la plaque de son petit pied, et martelé de ses doigts délicats les vitres de la fenêtre, il fallut qu'elle cédât à la vivacité de ses impressions, et bientôt les paroles généreuses qu'elle avait sur la cour furent explosent.

—Pense ! voie-t-e, s'écria-t-elle en se tournant cette fois brusquement vers Martha, quand il n'y aurait dans la conduite que la manière dont te l'as comprise, il y a deux jours, lorsque tu as été appelée par la reine dans le cabinet du roi pour t'expliquer, devant M. le cardinal, sur tes sentiments à l'égard de M. de Vaibran, il y en aurait déjà beaucoup trop pour justifier mon indignation !

Et de quel grand crime ma sœur a-t-elle rendue coupable dans cette explication ?

— Pi donc ! te le sais mieux que moi ! N'as-tu pas honte de ta trahison envers notre pauvre Léonie, aujourd'hui abreuvée de tant de chagrins et menacée de tant de dangers ! Après tu bien pu, avec l'appui de M. le cardinal, oser concevoir le projet d'épouser celui qu'elle aime !

—Est-ce donc faire acte de trahison que de s'abandonner au penchant de son cœur ? répliqua Martha avec un nigre ressentiment.

— Aussi, on supposant qu'on pût donner M. de Vaibran à unir son existence à la tienne, tu consentirais à en tel mariage ?

— Certainement, oui !

— Quoi ! tu ne serais pas épouvantée de l'idée de devenir la femme d'un homme qui ne t'aime pas !

— Non, vraiment ; car je mis que je le rendrais heureux, et qu'il finirait bientôt par m'aimer plus qu'il n'a jamais aimé Léonie ! répondit Martha en prononçant le nom de la favorite de l'accent palpitant et sourd de la haine.

Geneviève baissa les épaules.

—Heureusement, reprit-elle, tes espérances sont de vaines chimères !

—Tu n'en sais rien ! répartit Martha avec un sourire plein de fierté et de confiance.

—Oh ! je devine bien ! je pressens ! dit Geneviève ; tu te sens soutenue par M. le cardinal et t'imagines pouvoir, avec sa protection, renverser tous les obstacles sur tous chemin... mais détrompe-toi. Le roi, quand il connaîtra mieux les choses, quand il aura tous les détails de mes révélations dont j'ai servie, le Providence pour lier la destinée de Léonie à celle de M. de Vaibran ; quand il aura que cette douce et bonne Léonie mourrait si on la séparait de celui à qui elle doit la vie, le roi, dont l'âme est juste et grande, ne voudra jamais désunir ce que le Dieu a si bien uni.

— Je ne crains rien de froid du roi ! répliqua Martha, pâle de dépit.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît, mademoiselle ? dit Geneviève fort étonnée.

— Parce que le roi ne peut rien.

— Comment ! il ne peut rien ! s'écria la blonde jeune fille en se regardant d'un air effaré se hauteur compagne.

—Oui, répondit celle-ci avec une froide et altière conviction, c'est la volonté de M. le cardinal qui est tout, et qui, en toute conjoncture, décide des événements.

Geneviève lança sur Martha un regard indigné dont rien ne saurait rendre la rigoureuse expression.

Mais ce regard de feu pas le seul qui tombe et tout instant sur la prodigue du cardinal et de Mme d'Aiguillon : Louis XIII, dont l'oreille avait recueilli très distinctement chaque mot de ce curieux dialogue, dévorait d'un œil ardent et concentré le visage de Martha, en se disant :

Que la figure, le son de voix et les manières de cette jeune personne me déplaisent donc !

Puis, portant les yeux sur la délicieuse physionomie de Geneviève, il décida tout à coup, non froid, et prit un air beaucoup plus prévenant.

— Que cette blonde tête est ravissante ! murmura-t-il, et comme les qualités du cœur la font ressembler d'un éclat qui lui donne quelque chose de céleste !

Mais son admiration, fort intéressée, devint bientôt de l'enthousiasme, quand il entendit celle qui en était l'objet répondre à Martha avec tout le feu de sa légitime et noble indignation :

— Oh ! c'est un langage vraiment affreux, abominable, que tu tiens là ! Aussi, je te voilà tout à fait maintenant de parti de M. le cardinal, et par conséquent dans des dispositions contraires aux véritables intérêts du roi ! N'as-tu pas horreur d'oublier à ce point les sages et affectueux avis par lesquels la reine, dès son arrivée auprès d'elle, et souvent aussi depuis, nous a tracé la ligne de conduite que nous devions tenir à la cour ? Rappelle-toi avec quelles vives couleurs elle nous dépeint les vertus du roi, sa bonté, sa justice, sa générosité, sa clémence et les souffrances que lui a fait endurer pendant tant d'années son ambitieux ministre en aigrant précisément de ces mêmes vertus qui lui ont acquis jusqu'ici une si noble estime ! Mais souviens-toi aussi qu'elle nous a dit que le roi pouvait d'un mot faire rentrer cet arrogant serviteur dans le néant, et qu'il avait trop le sentiment de ses devoirs de souverain pour bénir à prononcer ce mot, dès qu'il croirait un acte de vigueur utile à la grandeur du trône ; souviens-toi bien qu'elle nous a dit encore que la plus sûre manière de lui prouver notre dévouement, était de rester à jamais toutes trois indissolublement unies contre M. le cardinal, afin de montrer au roi que nous sommes toujours prêtes, de cœur et d'action, à nous ranger de son côté, quels que soient les orages dont pourrait nous entourer, pour nous détacher de lui, l'auteur de tous ses chagrins et de tous ses soucis ! Eh bien ! ne sont-ce pas aujourd'hui ces actes déclarés de remords en songeant que je n'ai tenu aucun de tes engagements, aucun de ses sermons envers notre sagesse bienfaitrice ?

— Dans tout ce que tu viens de dire, répliqua Martha d'un air froidement hautain, il n'y a pas l'ombre de sens commun ; je donc trahi la reine, parce que j'ai passé une soirée au château de Rosi, sur l'invitation de M. le cardinal et de Mme la duchesse d'Aiguillon ? Je l'aurais trahie au contraire en n'acceptant pas cette invitation.

— En vérité ? s'écria Geneviève stupéfaite.

Voilà un argument énigmatique dont je vou drais bien avoir le mot !

— Ce sens, je crois te l'avoir déjà donné, il y a quelques jours à propos d'une pareille discussion. En conversant M. le cardinal, toi-même, as-tu la pas animé, irrité contre la reine autant que contre nous ? Et la reine, aussi bien que nous, est pas en mal trouver.

— Est-ce que la reine serait son amie ? N'est-elle pas aussi puissante pour se défendre contre lui ?

— Oh ! certainement non !

— Et tout cas, le roi est là pour la défendre !

— Il ne serait ! dit Martha en riennant.

— Peut-te parler ainsi ? ou donc est-il ? répliqua Geneviève.

— Où je dois l'avoir. Le roi, je le répète, ne peut rien ; ce n'est pas lui qui gouverne. M. le cardinal est le seul roi.

— Je révolte ma raison et mon cœur, tu me mets hors de moi ! s'écria Geneviève en se élançant, dans un généreux transport, vers Martha toujours assise ; tiens ! je voudrais être en ce moment l'objet du ressentiment